

LA PROMOTION 2014 -2016 DU MASTER PROFESSIONNEL « MÉTIERS DU FILM DOCUMENTAIRE »
D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITÉ ET « LES CHANTIERS DU RÉEL » PRÉSENTENT

Jeune Cinéma Documentaire



DEMAIN L'USINE
DE CLARA TEPER

L'ÎLOT NOAILLES
DE JULIAN QUINONES VARGAS

ODYSSÉE ÉTOILÉE
DE SOPHIE CHARLOTTE LAATSCH

PARENTHÈSES
DE MARINE GUIZY

PROJECTION DE 4 FILMS DOCUMENTAIRES

vendredi 29 janvier 2016 à 19h

au cinéma l'Alhambra à Marseille 2 rue du Cinéma, 13016 Marseille

PROJECTION DE "DEMAIN L'USINE" ET "ODYSSÉE ÉTOILÉE"

vendredi 05 février 2016 à 14h aux Rencontres Cinéma de Manosque

Théâtre Jean Le Bleu, Allée de Provence, 04100 Manosque

CONTACT :

Master Professionnel « Métiers du film documentaire » Aix-Marseille Université, UFR ALLSH
Tél : 04 13 55 35 45 - pascal.cesaro@univ-amu.fr
<http://blog.univ-provence.fr/wordpress/les-metiers-du-film-documentaire>
<https://www.facebook.com/pages/Jeune-Cinéma-Documentaire/1381836552065654>
www.chantiersdureel.com





EDITO

Au cinéma l'Alhambra, dans le 16e arrondissement de Marseille, la soirée du 29 janvier 2016 sera consacrée à la projection de quatre films documentaires et suivi d'un échange avec les réalisateurs et les équipes qui les ont fait naître.

Ces films sont le résultat d'un travail mené dans le cadre de la formation de Master professionnel « Métiers du film documentaire » de l'université d'Aix-Marseille.

Après un an d'écriture, puis un passage sélectif devant un jury de professionnels (producteurs, réalisateurs, techniciens, membres d'institutions publiques) quatre créations originales émergent aujourd'hui. Elles sont une conjonction d'énergies, d'envies, de réflexions.

La soirée sera une première reconnaissance publique pour ces jeunes professionnels : un moment précieux afin d'appréhender la réception de leur films.

Le réalisateur est le porteur et le porte-parole de son projet. Pour autant, nous tenons à mettre en évidence la valeur du travail collaboratif, terreau d'une grande complexité. Il donne parfois du fil à retordre : il n'est pas évident de composer avec les autres, et souvent, du grain à moudre : la discussion forge les esprits.

Le cinéma peut se faire seul, cela est vrai. Mais disons-le : qu'il est bon d'être accompagné dans nos folles idées !

DEMAIN L'USINE

de Clara Teper

Durée : 56 minutes

Résumé

Après 4 ans de lutte contre leur ancien employeur, la multinationale Unilever, ceux que l'on appelle les Fralib se sont ré-appropriés leur usine et gèrent collectivement leur coopérative ouvrière, la «Scop-ti». Tourné quelques mois après la relance de la production, ce film est une plongée au cœur de la coopérative. Comment chacun vit-il les jours d'après d'une si longue lutte et si belle victoire ? Que peut signifier transformer son travail au sein d'une économie néo-libérale ?

ÉQUIPE TECHNIQUE

Image : Chloé Mazoyer

Son : Florence Chirié

Montage : Tara Brown



CLARA TEPER

Clara étudie d'abord la philosophie. Son questionnement autour des classes sociales, de la conscience politique et de l'engagement révolutionnaire est déjà présent dans l'ensemble de ses recherches. Elle se tourne ensuite vers le cinéma documentaire, avec la volonté d'interroger dans la pratique le rôle que peut occuper le cinéma au sein des processus d'émancipation.



ENTRETIEN AVEC CLARA TEPER

Quelles ont été tes influences pour l'élaboration de ce film, qu'elles soient cinématographiques, littéraires ou politiques ?

La lecture de Marx et des marxistes du XXème siècle a été prégnante. Le cinéma de Chris Marker, celui de Godard et du groupe Dziga Vertov dans les années 70. Des expériences cinématographiques comme celle des groupes Medvekiné m'ont aussi véritablement nourrie et grandement influencée, non seulement quant au désir de faire ce film mais plus généralement quant à ma volonté de faire du cinéma documentaire.

« Apprendre à sortir de ces idées pour rencontrer des personnes, des vécus et des pensées, allant parfois à l'encontre de l'imaginaire que je m'étais construit. »

Quelles ont été pour toi les zones de prise de risque dans ton projet ? Où se situe ton engagement personnel dans ce film ?

Je suis arrivée à l'usine avec beaucoup d'idées, issues justement de ces influences philosophiques et politiques. Il m'a fallu apprendre à sortir de ces idées pour rencontrer des personnes, des vécus et des pensées, allant parfois à l'encontre de l'imaginaire que je m'étais construit. D'autre part, la lutte des Fralib rencontre et a rencontré dans la pratique mon propre engagement militant. Il m'a ainsi fallu au tournage comme au montage faire toujours attention à ne pas confondre les enjeux personnels, politiques et esthétiques et à proposer un regard de cinéaste.

Peux-tu nous parler de la phase de montage ?

L'histoire des Fralib est très riche et ouvre de nombreuses questions. Cela a été compliqué de savoir par quel angle aborder cette histoire, quelles informations donner au spectateur sans tomber dans le didactisme, et quelles pistes de réflexions privilégier, au détriment d'autres, souvent tout aussi intéressantes. Nous nous sommes aussi beaucoup interrogées avec la monteuse sur comment raconter une histoire et faire part de convictions dans lesquelles on croit, sans tomber dans le film pamphlétaire ou idéaliste, et sans non plus, à l'autre extrême, que la révélation des contradictions inhérentes à chacun apparaisse comme un désaveu.

L'ÎLOT NOAILLES

de Julian Quiñones Vargas

Durée : 30 minutes

Résumé

Dans le quartier de Noailles à Marseille, je m'immerge, avec mon pays, Colombie, dans la poche. Cet espace me questionne : il m'apparaît comme indéchiffrable alors même que j'en fais partie. Ce film est un chemin parsemé de rencontres, de réflexions et de perceptions qui me donne à découvrir cet îlot dans la ville, sa vie et ses humeurs.

ÉQUIPE TECHNIQUE

Assistanat réalisation et montage :

Jack Oliver Wong Tong Chung

Image : Emilie Georget

Son : Julie Catherine



JULIAN QUIÑONES VARGAS



Colombien d'origine, Julian a quitté son pays pour faire ses études en France. Après une Licence en Arts du Spectacle ainsi qu'une Licence en Sociologie achevée au Brésil, il s'installe à Marseille pour continuer son voyage. Il y découvre un univers complexe et séduisant et ressent le besoin de réfléchir sur son chemin et sur les territoires qui l'enrichissent. C'est ainsi que son film *L'îlot Noailles* lui permet de comprendre aujourd'hui comment cet espace articule son origine et son devenir.

ENTRETIEN AVEC JULIAN QUIÑONES VARGAS

Dans *L'îlot Noailles*, ton personnage s'affirme à la fois par la voix-off et par ta présence à l'image dans la rencontre avec les habitants du quartier.

Comment la construction de ton personnage a-t-elle évolué au fil de ton projet ? Comment as-tu envisagé la double casquette de réalisateur et de personnage dans ton film ? Et qu'est-ce que cette polyvalence a apporté ?

Dès le départ du projet, j'ai voulu faire apparaître ma présence à l'image. Je concevais cette présence comme une manière d'assumer mon rôle d'habitant à la recherche d'une compréhension de l'endroit dans lequel je venais d'arriver. Pendant le tournage, après avoir compris les caractéristiques du quartier et son hétérogénéité, ma présence est devenu la clé qui permettait à la fois de rencontrer toutes sortes des personnages, et de lier leurs différents discours. Je suis donc devenu le fil narratif de mon film.

« C'était important d'affirmer notre présence en tant qu'équipe documentaire afin de filmer le quotidien de la rue. J'ai écrit sur un carton accroché à mon cou : «On n'est pas la télé.»

Etre un personnage de mon film m'a posé des défis de création et de réflexion. Cette démarche complexe implique une distance avec soi-même. J'ai pu mener à bien cette polyvalence grâce au reste de l'équipe de tournage (Julie, Emilie et Oliver). Nous avons réussi à trouver un équilibre de création collective où j'ai partagé mon ressenti individuel. Cela m'a permis de déléguer certaines décisions. Le résultat est un film où mon interaction avec les autres personnages et mes trajectoires dans le quartier sont l'intérêt principal.

Peux-tu nous raconter une anecdote de tournage ?

Avec le film, j'ai eu l'opportunité pour la première fois de passer beaucoup de temps dans la rue avec un aussi «grand» dispositif de tournage (caméra épaupe, perche, micro, pied). À Noailles les gens s'arrêteraient souvent pour nous demander ce qu'on faisait et si on était «de la télé». Au-delà des désirs de reconnaissance télévisuelle (et parfois de rejet) qu'on a pu constater chez les passants –qui, quand on précisait notre condition d'étudiants, continuaient leur chemin- on a compris que c'était important d'affirmer notre présence en tant qu'équipe documentaire afin de filmer le quotidien de la rue. Cette expérience m'a amené à un moment à écrire sur un carton accroché à mon cou : «On n'est pas la télé.»

Ton pays natal, la Colombie, trouve toute sa place dans ton film. Est-ce que tu peux nous parler de l'importance que tu lui as laissée/qu'elle a pris dans ton film ?

La Colombie n'est qu'un point de départ de mon personnage. Depuis que j'ai commencé mon voyage, mon pays d'origine est souvent un prétexte pour démarrer une conversation et c'est comme ça que je l'ai pris dans ce film, comme un prétexte. Mes professeurs insistaient sur l'idée qu'il fallait que la Colombie existe beaucoup dans mes rencontres avec les autres personnages. Cependant, ma démarche s'écartait du souci de mettre en évidence mon origine colombienne dans un territoire aussi divers que Noailles et s'approchait davantage d'un processus d'appréhension du quartier tel un espace qui m'accueille comme un habitant de plus. Peut-être que j'ai trouvé un autre pays, un tout petit.

ODYSSÉE ÉTOILÉE

de Sophie Charlotte Laatsch

Durée : 35 minutes

Résumé

C'est l'histoire d'une petite fille allemande rejetée par sa grand-mère juive en quête de ses origines. A travers les retrouvailles avec son père et la découverte d'une famille inconnue, la réalisatrice interroge l'identité familiale et culturelle qui peut représenter autant une frontière qu'un outil de liberté et de tolérance.

ÉQUIPE TECHNIQUE

Image : Morgane Deboom

Son : Olivier Strauch

Montage : Marta Anatra



SOPHIE CHARLOTTE LAATSCH

Après avoir suivi des études aux Beaux Arts et en Culture Métropolitaine en Allemagne, qui l'ont amené à la peinture et au dessin animé, Sophie Charlotte déménage en 2012 à Marseille où elle travaille dans le milieu de l'art contemporain, pendant que le projet *Odyssee Etoilee* germe en elle. Elle reprend ses études en Master «Métiers du Film Documentaire». Par la suite elle souhaite développer ses réflexions sur la représentation des réalités psychiques et sur l'animation dans le documentaire tant en théorie qu'en pratique. Elle est actuellement en cours d'écriture d'un nouveau projet d'animation qu'elle espère développer cette année.



ENTRETIEN AVEC SOPHIE CHARLOTTE LAATSCH

Tu es le personnage principal de ton film. Comment as-tu envisagé la mise en scène de toi-même ?

Le dédoublement de moi-même dans le projet entre la position de l'auteure, la réalisatrice et l'actrice faisait dès le début part intégrale de mes réflexions cinématographiques. Je m'intéresse beaucoup au documentaire performatif. Selon l'étape du projet, une de ces positions primait. Pendant l'écriture et puis lors du montage j'ai essayé de me regarder en tant que personnage, afin de pouvoir imaginer les mises en scène de moi-même, il m'est même arrivé de parler d'« elle ». C'est pourquoi j'ai pu traiter des histoires difficiles avec une certaine sérénité, je pense.

« Mon équipe a pu me montrer la beauté là où je voyais un premier échec. (...) La réalité va plus vite que nous. »

Il me fallait imaginer des situations assez précises pour pouvoir être moi-même par la suite. Lors des tournages j'étais fille ou cousine, sans pour autant perdre mon statut initial. J'ai profité du rôle que je me suis donné pour poser des questions que je n'avais pas pu exprimer auparavant. Ce qui était difficile, c'est que j'ai dû mettre en scène une part de ma recherche qui avait déjà commencé avec l'écriture. Il en a résulté la création d'un personnage assez naïf que j'ai dû apprendre à accepter lors du montage.

Réaliser un documentaire est une perpétuelle construction, on dit d'ailleurs à ce titre que l'on doit faire le deuil de trois films : celui que l'on écrit, celui que l'on tourne et celui que l'on monte. Peux-tu nous parler brièvement du chemin parcouru entre l'idée initiale du projet et le film achevé ?

Ce projet m'a demandé de m'imaginer des mises en scène assez précises pour me donner la liberté de jouer moi-même par la suite. Cela m'a amené à écrire un projet très détaillé dans lequel j'ai voulu néanmoins laisser de la place pour l'inattendu. Lorsque mon tournage ne se déroulait pas dans l'ambiance que j'avais imaginé je me sentais déstabilisée. Mon équipe a pu me montrer la beauté là où je voyais un premier échec. J'ai tout de même beaucoup apprécié dans cette aventure, les moments auxquels on ne s'était pas attendus et qui nous éloignaient doucement du projet écrit. Quand ces moments là ont eu du mal à intégrer la structure du film au montage, j'ai dû faire de nouveau le deuil d'un film imaginé lors des tournages. Finalement nous nous sommes plus rapproché du projet écrit. Ce chemin était très instructif et nécessaire pour arriver au bout, je pense. Sa difficulté se trouve dans le décalage dans le temps entre réalité et imaginaire. La réalité va plus vite que nous. Je suis contente d'avoir fait ce voyage.

Quelle place as-tu accordé à l'animation dans ton film ? Pour toi, quel rôle et quel statut ont ces images ?

Je tiens beaucoup aux dessins dans ce projet. Dans les animations je mets en scène un passé que mon père et moi avons vécu ensemble. Il s'agit donc, entre autres, de situations qui ne peuvent être représentées en prises de vue réelles, n'ayant pas été documentées. Le dessin est depuis toujours pour moi un moyen d'expression intime. Il me donne la possibilité de montrer ma vision des événements, ma mémoire subjective, à laquelle je fais appel et qui évolue. Par cette technique je peux accentuer la subjectivité de la représentation de souvenirs que mon père a certainement vécus et intériorisés différemment. L'animation m'aide à poser des thèmes et à donner forme à un ressenti pour lequel je n'ai pas trouvé les mots justes. A deux moments le dessin animé revient brièvement pour initier des rêveries et l'imagination de mon personnage. J'ai opté pour des dessins et des animations très simples, un peu naïfs ou enfantins, car c'est la petite fille en moi qui se souvient et qui rêve.

PARENTHÈSES

de Marine Guizy

Durée : 49 minutes

Résumé

Nous nous appelons Diane, Eléonore, Mélanie et Marine.

Quelle femme sommes-nous quand nous aimons une autre femme ?

Sur les chemins de notre intimité, nous questionnons nos corps, nos rapports aux autres, nos sexualités, nos apparences et nos féminités...

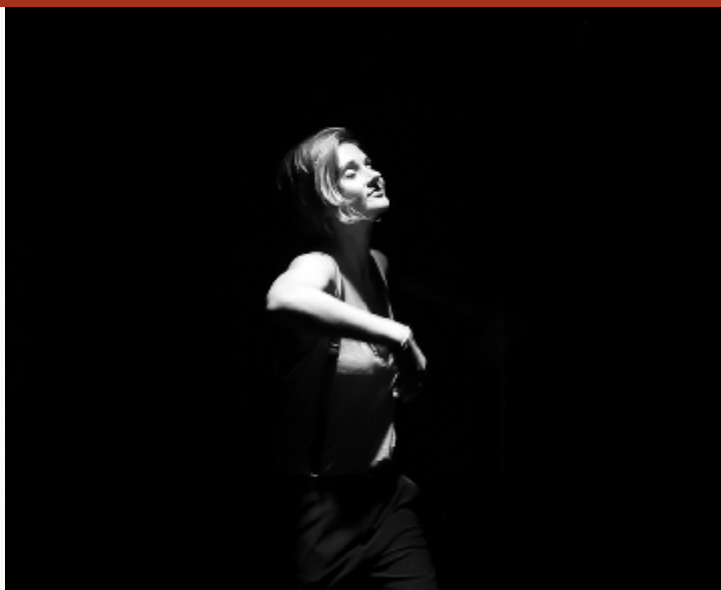
Parenthèses souhaite aller au delà des préjugés. Laissez-vous embarquer.

ÉQUIPE TECHNIQUE

Image : Marine Guizy

Son : Céline Mercier

Montage : Florence Chirié



MARINE GUIZY

Marine commence sur le sentier du journalisme dans la ville lumière. Cette formation lui offre la possibilité de réaliser son premier court métrage documentaire où elle questionne la place de la femme avec des Moniales cisterciennes en France. À 24 ans et une nouvelle maturité, elle ose enfin s'interroger sur sa position de femme amoureuse et sur celle des filles qui l'entourent.

De cette recherche, naît le film *Parenthèses*.

«J'ai eu l'envie d'écouter ce qui frappe en moi. De comprendre avec celles qui m'entourent, quelle personne nous voulons être lorsque certains nous définissent hors d'une norme. «Parenthèses» souhaite briser les frontières des idées reçues, en vous entraînant sur les chemins de notre intimité.»



ENTRETIEN AVEC MARINE GUIZY

Quelles difficultés et évidences as-tu rencontré lors du tournage, en filmant tes proches dans leur intimité, qu'elle soit effective ou dans les mots? Comment le film t'a-t-il permis de dépasser tes connaissances antérieures ?

Le tournage a duré un mois, les premiers jours étaient un peu hésitants. Je devais m'habituer de nouveau à ne regarder qu'à travers l'objet, tout penser en image, dans un petit écran. La relation intime que j'ai avec mes personnages m'a permis de me sentir vite libre et tout de suite autonome. Je connaissais les lieux, les voix, les visages... Il fallait néanmoins que j'introduise Céline, l'ingénieur son. Mais comment dire... Les choses se sont faites avec un naturel surprenant, je ne pourrais pas en parler plus tellement c'était fluide. C'était un tournage 7 jours/7 et proche de 24h/24. Cette intensité a permis d'aller plus loin dans la parole, dans ce que les filles ont accepté, voulu offrir au film, à moi. Mais je ne cache pas que cela ne s'est pas fait sans une certaine saturation parfois, une envie de dire merde, une difficulté à aller plus loin. Mais jamais bien longtemps ! Ce n'est pas rien d'être filmées, ni de filmer. Le film a transformé dans ma vie privée mes relations avec les femmes qui apparaissent dans mon film. Il a transformé certaines de mes idées, en a confirmé d'autres. En cela, j'ai dépassé mes connaissances antérieures. C'était une première fois pour moi, avant de devenir une première fois pour les spectateurs qui visionneront le film. Je n'oublierai jamais.

« Le film a transformé dans ma vie privée mes relations avec les femmes qui apparaissent dans le film. »

De quelle manière ce film est pour toi l'expression d'un besoin existentiel ?

Je ne sais plus si ce film est ma vie ou si ma vie est un film, mais ce film est présent dans les deux cas. Ces "parenthèses" nous ont permis d'offrir un espace consacré à nos réflexions. Besoin de dire tout haut ce que nous n'arrivons pas toujours à expliquer, à faire exister, nourrissant mon besoin vital de créer, de faire exister par l'image.

Peux-tu me parler de la relation avec Florence, la monteuse de *Parenthèses* ? Comment avez-vous construit votre collaboration ?

J'ai souhaité très tôt dans l'écriture de mon projet que Florence monte le film. Nous avons travaillé dans une même équipe pour la réalisation d'un court métrage sur le travail pour lequel elle assurait le montage et j'étais restée «sur place» à la fin du visionnage. Une poésie faisait exister le personnage du film avec beaucoup d'émotions.

Lorsque nous avons commencé l'aventure ensemble, nous avons pris des journées entières pour parler du film, pour comprendre comment j'avais pensé le tournage par rapport au montage. Nous avons trouvé les liens après avoir visionné durant plus de deux semaines la totalité des images. Une organisation a très vite pris place et permis une précision, une rigueur. Je pense très franchement que Florence m'a cadré et permis d'aller plus loin, de rester aussi sur la même dynamique du tournage, avec la même passion. Je ne suis pas vraiment du genre à rester à deux devant l'ordinateur : Florence avait de vrais temps libres sans moi. Je souhaitais travailler avec Florence pour qu'elle apporte sa patte et donc c'était mieux si je n'étais pas toujours là. Il me semble que ce fût une réelle collaboration et je ne cache pas l'envie de travailler avec elle sur mon prochain film, si prochain film il y a.